

## LE CHEMIN DU CIEL

Nous étions partis tard de Lyon et, à cause des embouteillages du vendredi, avions mis un temps infini à sortir de la ville. Ajoutez à cela une heure d'autoroute jusqu'à Saint-Étienne, à travers une succession interminable de zones commerciales, tunnel de laideur : Total – Feu Vert – Castorama – Darty – Carrefour – Kiabi – Maisons du Monde – Leclerc – Intermarché – Decathlon – Géant Casino – BP... Une heure encore pour monter vers Yssingeaux, la route nationale, d'abord engoncée entre les zones pavillonnaires, les préfabriqués et les stationnements, puis qui s'élevait, de plus en plus abrupte, de plus en plus étroite, tortueuse, à travers champs, sur un viaduc qui enjambait la vallée encaissée où se cachait le Lignon (ne pas regarder en bas, fixer le ruban de bitume) – la route qui devenait presque un sentier vers la montagne, ce Lizieux qu'on finissait par apercevoir au loin, avec sa forme caractéristique, émuossée, de vieux volcan.

Quand nous avons dépassé Yssingeaux, le dernier gros bourg avant notre destination, un orage a éclaté, qui a ajouté son obscurité à celle du crépuscule. Nous étions plongés dans une nuit profonde, sans étoiles, outre-voire, tandis que s'abattaient sur le pare-brise des trombes d'eau que les essuie-glaces ne parvenaient pas à chasser. C'était pire qu'un brouillard : on ne voyait pas à deux mètres devant soi, et j'avancais très lentement, en m'efforçant de ne me déporter ni vers le fossé ni vers l'autre voie.

Alors que nous nous enfoncions dans la forêt, l'orage s'est un peu calmé et nous avons assisté à un autre déluge : tout autour de la voiture, éblouies par la lumière des phares, sans doute, encore assommées par l'averse, des dizaines, des centaines de grenouilles sautaient dans tous les sens, formant une sorte de pluie à l'envers, animale et luisante, qui partait du sol et s'élevait vers les nuages. Comme nous avions dit que, cette fois-ci, vrai de vrai, promis juré, nous approchions, le petit s'est mis à chanter en boucle : « Nous voici z'arrivés au chemin du ciel. » Une chanson religieuse qu'il avait dû entendre à l'église, avec mes parents.

Il avait raison : nous y étions. Et le chemin du ciel avait un air d'apocalypse.

\*

Ma grand-mère Jeanne m'avait pourtant prévenu : la région d'origine de Joseph, son défunt mari, était un autre monde, plus âpre, presque hostile. Et Jeanne évoquait cette pancarte en forme d'avertissement, plantée à l'endroit où la plaine de la Loire bute contre le Massif central : « Ici finit la France, ici commence l'Auvergne ».

« Là-haut, ajoutait-elle, il faut se faire accepter. » Il y avait dans ce « là-haut » autant de respect que de crainte, car Jeanne parlait d'expérience : pour entrer dans la famille de Joseph, pour y être admise, elle avait dû apprivoiser la montagne, n'était pas sûre d'y être parvenue, et elle la racontait, encore et encore, comme pour se rassurer et poursuivre son approche prudente, celle du chasseur qui n'en finira jamais de circonvenir sa proie.

\*

J'ai garé la voiture. M. a pris notre fils dans ses bras, et nous sommes entrés dans la maison sans monter nos bagages. Dans le noir (impossible de trouver le panneau électrique), nous avons cherché l'escalier et la porte de la chambre à tâtons. Nous nous sommes enveloppés dans une couette énorme, lourde, et avons dormi tous les trois dans le grand lit, épuisés, comme si nous venions de franchir un océan. Toute la nuit, la pluie a tambouriné sur le toit de pierres. Grâce à Jeanne, je savais qu'on appelait lauzes ces tuiles volcaniques qui servaient aux

dallages aussi bien qu'à la couverture des maisons. Je savais aussi qu'elles avaient des propriétés musicales. Et c'était vrai : depuis l'intérieur, l'assaut de l'orage devenait une symphonie très douce, qui nous a guidés vers le sommeil.

\*

Le lendemain, j'ai ouvert les volets sur les premiers rayons. Le gazouillis des oiseaux se mêlait à celui de la fontaine, qui n'était plus étouffé par l'orage. J'ai regardé dans la cour le grand bac de pierre alimenté par une des innombrables sources qui jaillissent de la montagne ; un mince filet d'eau claire s'y déversait sans interruption. Autrefois, il servait à tout : abreuver les hommes et les bêtes, laver la vaisselle, les vêtements... Désormais, il n'était que ce chant. Plus haut, à travers les branches du grand sapin, j'ai aperçu les prés scintillants. Sur le bleu du ciel, le massif du Meygal se détachait, net.

Je me suis senti chez moi, et je l'étais en quelque sorte, puisque la maison appartenait à mon père, qui l'avait héritée de son père Joseph qui y était né, comme avant lui sa mère et je ne sais combien d'ancêtres dont les noms se perdent dans la nuit des histoires que personne ne racontera.

Je n'avais jamais mis les pieds dans cette ancienne ferme : jusque tout récemment, elle était louée ; elle l'était depuis mon enfance, depuis celle de mon père,

et bien avant cela, aussi loin que ma mémoire pouvait remonter. Pourtant, il me semblait la connaître par cœur. C'est vers elle, vers la montagne où elle se cachait que revenaient toujours les récits de Jeanne.

Ma grand-mère racontait la famille de son mari plus volontiers que la sienne. De son côté à elle, ce n'étaient que petits commerçants tranquilles, gérants d'hôtel, bourgades sans histoire, plaines et collines, tandis que les ancêtres de Joseph, ces montagnards du Velay durs comme le basalte, nous faisaient entrer, en quelque sorte, dans un univers de roman.

\*

Le grincement des volets et la lumière du matin n'avaient pas réveillé M. et notre fils, toujours pelotonnés sous la couette comme une chatte et son chaton. Pour une fois que le petit n'était pas debout aux aurores, réclamant de l'attention et des jeux, s'extirpant avec ferveur de la nuit qui était toujours pour lui un motif d'angoisse, il fallait en profiter.

Sur la pointe des pieds, je suis descendu à la cuisine pour me faire un café, que j'ai pris dehors malgré la fraîcheur. J'ai réchauffé mes mains contre la tasse, tandis que les volutes de vapeur s'élevaient vers le ciel. Pour la première fois depuis des mois, des années peut-être, j'avais l'impression de respirer à fond.

Je me suis retourné. Séparée de la route par une cour, la partie habitation paraissait minuscule, par comparaison avec les dépendances. Les lieux gardaient la trace de leur première vocation : ici, l'essentiel de l'espace était voué aux animaux et aux récoltes. Et quand bien même il n'y avait plus de troupeau, et plus rien à récolter depuis des décennies, l'étable et la grange restaient là, derrière la petite maison cubique, empilées l'une sur l'autre. Inemployées mais intactes.

Murs et toit en pierres du pays, rocs volcaniques d'un gris anthracite dont le transport et l'assemblage avaient dû demander des efforts considérables, étalés sur plusieurs générations, tandis que pour le nom on était allé au plus simple : puisque la ferme se situait au croisement de deux routes, l'une menant au hameau le plus proche, l'autre s'élevant vers le Lizieux, on l'avait baptisée le Crouchet.

Au-dessus de la porte de la cuisine, le linteau indiquait 1907. C'était la date d'une rénovation, Jeanne me l'avait expliqué : la ferme elle-même était bien plus ancienne, sa construction remontait à la Révolution française, plus loin encore peut-être, mais les histoires de ma grand-mère restaient ce matin-là dans une zone brumeuse de mon esprit. Elles y flottaient en blocs épars qui ne se complétaient pas, ne dessinaient aucune forme lisible.

Je m'en tenais donc à quelques faits certains. Mon grand-père Joseph était né ici au tout début du

vingtième siècle, mais il n'y avait vécu qu'une dizaine d'années. Ensuite, les bâtiments avaient été occupés par des fermiers, amis de la famille. Le dernier d'entre eux était mort au début des années quatre-vingt. Alors, puisque personne ne voulait travailler cette terre trop dure, battue par les vents et recouverte de neige plusieurs mois par an, on avait loué les bâtiments à un couple venu de Belgique. En retard sur la mode hippie, mais en avance sur la vague des néoruraux, ces locataires avaient trouvé là un refuge qui protégeait leur timidité – leur sauvagerie, disait-on dans le pays, où l'on se méfiait un peu de tout ce qui venait de loin. Qui les protégeait, aussi, de leur époque avide de vitesse et de consommation.

Trois décennies avaient passé. Des enfants étaient nés, avaient grandi, étaient partis s'installer ailleurs, et les parents s'étaient résolus à quitter cette ferme isolée dont les bâtiments et la cour semblaient bien trop vastes à présent que n'y résonnaient plus les cris et les rires, que les jouets en plastique y traînaient comme les vestiges d'une époque révolue.

Mon père et ma mère avaient décidé de transformer le Crouchet, vide désormais, en maison de vacances. Après tout, ce n'était pas si loin de Lyon, où nous habitions alors, M., notre fils et moi ; ma sœur pourrait en profiter elle aussi avec sa famille, grâce au TGV qui rapproche Paris de tout. Avec l'énergie qui les caractérise quand ils se lancent dans un projet, mes parents avaient

poncé les parquets, repeint les murs, intégralement refait la cuisine et la salle de bains. Tout était prêt pour nous accueillir : dans la partie la plus ensoleillée de la cour, ils avaient même installé des meubles de jardin, un parasol, des chaises longues. Ils rêvaient sans doute que s'y ajoutent des rires d'enfants et des jouets éparpillés.

En ce début d'été du début de la décennie 2010, nous venions donc pour la première fois au Crouchet, où nous devions passer seuls deux semaines. Ce séjour marquait, pour la maison, le début d'une nouvelle vie, intermittente mais joyeuse, vouée pour la première fois au seul loisir.

\*

M. et le petit ont fini par descendre, et nous avons décidé d'explorer les environs. Pour une fois, je n'ai pas eu de mal à les rallier à mon projet.

À Lyon, j'étais toujours le seul à vouloir sortir, à considérer qu'une journée passée à l'intérieur est une journée morte, tandis qu'eux se contentaient très bien de leurs livres, de leurs images, de leurs conversations, de leur ennui. Cela n'a pas changé d'ailleurs, c'est même resté entre nous un sujet de plaisanterie – papa et ses promenades, ses maudites promenades –, mais aujourd'hui je n'essaie plus d'imposer mon enthousiasme pour le grand air (ou pour l'air pollué, soyons lucides), je me contente de dire « Je sors » en passant la porte. Est-ce

eux qui ont peur du monde ? Est-ce moi qui, incapable de me supporter, fais diversion ? Je n'en sais rien, j'ai seulement appris à les laisser vivre. Et c'est peut-être cela, aussi, une famille : la coexistence des contraires, un nœud de questions non résolues.

Ce jour-là, M. et le petit m'ont suivi sans rechigner. Nous avons commencé par la route la plus douce, celle qui serpente à travers champs jusqu'à la rivière locale, l'Auze, qu'elle enjambe d'un pont moussu avant de remonter vers le hameau de Recharinges, quelques maisons alignées le long de la route, un peu distantes les unes des autres, méfiantes ; et bien sûr, indispensables et côte à côté, le cimetière, l'église et le café-épicerie-dépôt de pain, seul commerce de l'endroit. À quelques kilomètres, il y avait bien un village à peine plus gros, Araules, mais pour s'y rendre il fallait prendre la voiture, et j'étais décidé à conduire le moins possible : la traversée du Déluge et la pluie de grenouilles m'avaient suffi.

Sur le chemin, nous n'avons croisé personne. Il était encore un peu trop tôt dans la saison pour que des randonneurs s'égarent jusqu'ici et les fermes, éloignées de la route, se cachaient derrière des bosquets, des haies, des murets de pierres sèches. Nous ne devinions leur présence qu'aux aboiements des chiens à notre approche. De temps en temps, une voiture ou un tracteur nous dépassait, dont le conducteur se retournait pour nous

jeter un regard inquisiteur : il ne nous rattachait à rien, nous n'étions pas du pays.

Heureusement, la tenancière du café-épicerie a un peu effacé cette impression d'arriver sur une planète hostile. Josiane nous a accueillis comme si elle nous avait toujours connus. Avec ses boucles brunes, sa peau hâlée, sa voix cuivrée, elle dégageait quelque chose d'unique : une chaleur spontanée qu'il était impossible de confondre avec l'habituelle amabilité commerçante. En quelques questions, elle s'est enquise des raisons de notre présence – pas pour nous accorder un droit de passage ou examiner notre pedigree, non, simplement pour avoir de quoi engager la discussion, la prochaine fois. Nous aurions pu être des chasseurs de volcans, des passionnés d'histoire locale ou de simples vacanciers, ça l'aurait intéressée tout autant. Mais Manevy, oui, elle voyait très bien, elle connaissait les Manevy de Lespinasse, Régine et François, si gentils, très appréciés dans le pays. Les cousins de votre père ? Mais lui n'a jamais vécu ici, pas ? Le Crouchet, par contre, ne lui disait rien. Autant elle se rappelait les gens, autant elle avait du mal avec les lieux, mais maintenant que je lui décrivais, elle voyait, oui : la vieille ferme tout au bout de la route du cimetière, on passait forcément devant pour monter vers le Lizieux... Josiane s'est interrompue (« Vous permettez ? ») pour servir un petit vieux, enfoncé dans sa casquette, accoudé au zinc, qui lui réclamait un autre verre de blanc. Elle passait aisément de

l'épicerie au café, vive, enjouée. Toute l'énergie de ce hameau aux volets clos, aux façades aveugles semblait s'être réfugiée dans les gestes de Josiane, dans sa voix sonore, et j'ai eu envie d'en savoir plus, de lui demander ce qui l'avait amenée ici, ce qui l'y retenait, surtout, car ça ne devait pas être facile tous les jours pour une femme encore jeune, cet univers que j'imaginais réduit à trois vieux à casquette, à quatre vieilles en blouse, mais je n'arrivais pas à tourner ma question pour qu'elle sonne autrement que comme une offense, si bien que j'ai laissé tomber et qu'il est trop tard, maintenant. Comme le petit s'impatientait et tirait sur nos manches, nous avons rassemblé nos courses et nous avons pris le chemin du retour.

En ville, l'été avait établi ses quartiers depuis un bon moment. Mais entre le Crouchet et Recharinges, le printemps s'attardait : vert vif des prés gorgés d'eau, feuilles timides et froissées aux arbres, courant puissant de l'Auze, charriant encore les neiges fondues.

\*

Dans un roman de Stephen King, cette maison isolée au milieu des bois noirs aurait été le décor parfait pour un scénario d'épouvante, d'autant que nous étions alors une famille fragile, traversée de failles et de lézardes, prête à s'effondrer à la moindre bourrasque.

Écrivaine québécoise, M. ne trouvait pas sa place en France et aspirait en secret à une autre vie : elle n'en pouvait plus d'attendre un emploi, une reconnaissance, l'approbation d'un éditeur parisien. Elle regardait ses romans qui existaient sans elle, de plus en plus faiblement, de l'autre côté de l'Atlantique, où elle avait commencé à publier bien avant de me connaître. Elle ne parlait pas encore de rejoindre Montréal, mais tout indiquait que ce serait le seul dénouement possible, et je refusais de l'envisager, je m'ensevelissais dans le travail et dans la certitude que notre vie était à Lyon ; contre toute évidence, je voyais notre fils y grandir, y devenir adulte, et je nous imaginais, M. et moi, vieux, sereins, inséparables comme Alice et René, mes grands-parents maternels – bien que je n'aie jamais vu ces deux-là s'embrasser ni même se tenir la main, je savais qu'ils étaient, l'un pour l'autre, une citadelle.

Pendant ce temps, les malentendus se multipliaient entre M. et moi, autour de nous, en nous. Donnaient naissance à des reproches, silencieux ou explosifs, à des disputes de plus en plus fréquentes, brèves mais spectaculaires, des orages dont nous sortions épuisés et qui affectaient le petit. Depuis ses premiers mois, il dormait mal, était nerveux, colérique lui aussi. Nous y étions pour quelque chose, nous le savions bien, mais nous n'arrivions pas à faire mieux et cette conscience nous minait. Nous n'allions pas très bien, tous les trois, et la maison aurait pu adopter la forme de nos cauchemars :

des monstres sortis tout droit de nos âmes surgissant du bois pour nous assiéger, nous saisir, nous éventrer. Révéler la noirceur que nous dissimulions.

Mais nous n'étions ni dans un roman de Stephen King ni dans un film d'horreur. Nous nous sentions en sécurité dans la ferme du Crouchet : l'ombre de la montagne et le silence de la forêt nous donnaient l'impression d'être à l'écart du monde, à l'écart de nous-mêmes, protégés de toutes les fureurs, tandis que le chant de la fontaine répétait à mi-voix une histoire inconnue. Une histoire familiale.

\*

Les premiers jours, nous nous sommes contentés de parcourir le côté de Recharinges : la petite route à travers champs, jusqu'au pont moussu ; un arrêt entre les frênes, le temps d'admirer le vif-argent de l'Auze, puis la montée le long du cimetière, de l'église, et un nouvel arrêt à l'épicerie de Josiane qui était la version miniature, échantillonnée, du supermarché que nous fréquentions en ville : on y trouvait de tout, mais en très petite quantité – trois paquets de pâtes, cinq boîtes de sauce tomate, quatre rouleaux de papier toilette, deux bouteilles de liquide vaisselle, etc. Nous nous contentions donc du strict nécessaire pour la journée, puis nous rentrions à la maison, où l'après-midi se passerait

en lectures, jeux dans la cour, émissions pour enfants, vide parfait.

À la maison. Nous avions commencé à employer l'expression, et je rêvais que ce soit davantage qu'une façon de parler. Je me voyais démissionner, tout quitter et m'installer avec M. et le petit à l'abri de la montagne, dans cette ferme du Crouchet. Nous prendrions la suite de la famille belge, des fermiers inconnus, de mes aïeux... Je ne me rendais pas très loin dans ce petit scénario : de quoi vivrions-nous, alors que rien ne subsistait en moi du savoir paysan de mes ancêtres ? Traire une vache, tracer un sillon, fendre une bûche, même planter un clou : c'était au-dessus de mes forces. Quant à M., elle avait parfois besoin de quelques jours d'isolement, de sauvagerie, le temps de ranimer sa flamme. La campagne lui faisait du bien, oui, mais elle ne tiendrait jamais plus d'une semaine loin du monde, des amitiés, de ces discussions vives où elle s'animait, flambait jusque tard dans la nuit, comme si rien n'avait plus d'importance, comme si sa vie, nos vies à tous en dépendaient – tandis que pour moi, il y a toujours dans les soirées un moment de rupture où les mots ne sont plus que du bruit et les rires des éclats de verre, et j'ai envie de partir sur-le-champ, de disparaître, de réduire mon univers aux dimensions de mon appartement, de ma chambre, du livre en cours, d'une page ; c'est plus fort que moi, et j'ai remarqué la même tendance chez mon père, quand un repas de fête s'éternise. Cela nous vient

de très loin, je crois, peut-être de ces veillées paysannes à l'issue desquelles chacun rentrait chez soi, retournait se cacher derrière les murs de pierre de sa ferme, sous la neige et dans l'obscurité.

Quand, sur l'oreiller, j'exposais à M. mes rêveries de *gentleman farmer*, elle acquiesçait et semblait partager mon enthousiasme. Je crois qu'elle était sincère : en bonne romancière, elle a le goût des fictions. Mais ce n'était qu'un nouveau malentendu à l'issue duquel nous traversions la nuit, plongés dans un sommeil profond, continu, que je n'ai jamais retrouvé depuis. Au réveil, je n'avais aucun souvenir. Ni cauchemars ni rêves. Je crois pourtant que la maison a profité de ces nuits pour se glisser dans une zone obscure de ma conscience et y construire ses fondations.

\*

Au bout de quelques jours, nous nous sommes lassés du côté de Recharinges, et j'ai proposé d'explorer le chemin du Lizeux. Je voulais atteindre le sommet, dont j'attendais je ne sais quelle révélation. Jeanne me l'avait décrit comme une frontière : entre les volcans du Velay et les hauts plateaux de l'Ardèche ; entre le versant catholique, avec ses fermes éparses et ses villages cachés dans l'ombre des forêts, et le versant protestant, dont les bourgs, plus compacts, s'exposaient sur de vastes étendues arides, rocailleuses, accablées de soleil. Nord et